

# JE SUIS LÀ

SUPPLEMENT AU JOURNAL LETTRES COMMUNES / PRIX LIBRE

SPECIAL NANTES

*Nous tous, levons-nous !*



© Vaik

**Le collectif MIE 44 de Nantes rassemble des militant-e-s de différentes sensibilités, ainsi que des mineur-e-s isolé-e-s étranger-e-s.**

**I**l est l'un des collectifs les plus actifs en France. Le collectif suit la situation de plusieurs dizaines de jeunes (aide et orientation, hébergement, scolarisation, suivi juridique) et milite activement pour faire valoir leur droit. Confronté à la situation de nombreux de jeunes à la rue, le collectif a ouvert plusieurs lieux de vie.

La scolarisation est une préoccupation centrale du collectif. En 2016, le collectif lance une pétition sur [change.org](http://change.org) « pour la scolarisa-

tion de tous les mineurs isolés étrangers, à Nantes et partout en France ». Soucieux d'une lutte qui rassemble des collectifs de différents départements, le collectif organise – les 3 et 4 septembre 2016 – la première rencontre nationale des collectifs des jeunes et mineurs étrangers isolés étrangers.

Ce collectif, partisan d'une autonomie politique des jeunes, publie le « Manifeste des mouvement des Mineur-e-s rejeté-e-s Solidaires à Nantes » ; ce texte acte « la création d'un groupe de lutte pour défendre notre droit à vivre ici ». Dans la perspective de ce manifeste, le collectif appelle à une manifestation le 5 avril 2017 à Nantes. Mais la

veille, en plein centre ville de Nantes, des jeunes ainsi que des adultes sans papiers sont confrontés à un contrôle policier. Trois jeunes sont alors arrêtés et menottés. Le 5 avril, la manifestation réunit 300 personnes. Le cortège est rejoint par des lycéens. Le 6 avril une vingtaine de jeunes sont expulsés du squat Elin, lieu de vie qu'ils occupaient depuis plus d'un an.

C'est dans ce contexte que *Je suis là* a rencontré le collectif **MIE 44** pour leur proposer un numéro « spécial Nantes ». Une table ronde enregistrée et retranscrite mot à mot donne à entendre la subjectivité de ces jeunes dans une période difficile. ■

# Témoignages d'un abandon volontaire

Paroles de mineur-e-s & jeunes majeur-e-s étranger-e-s isolé-e-s, Nantes, mai 2017

## **Marine Le Pen : c'est la façon dont vous nous accueillez ici.**

Comment ils nous traitent... Ils nous séparent comme un ballon. Un ballon c'est encore mieux parce que tu le ramasses avec les mains. Par contre, nous c'est pas ça. On nous tire, on nous dégage. On est en train de nous jouer comme ça. Nous sommes au milieu.

Mais Dieu merci, c'est grâce au collectif que l'on arrive à s'exprimer, parce que si ça dépendait des autres, ou de l'État, qui nous prennent pour des idiots ! Parce qu'on connaît bien l'histoire. Et nous on va leur faire comprendre que nous, c'est une nouvelle génération. Nous, on a vu comment les gens mourraient devant nous et on continue de le voir.

Les gens qui nous parlent soi-disant des « droits de l'homme ». Ils sont venus ici. Nous on les a reçus. Je leur ai fait comprendre « *Quel travail*

*vous faites ? Vous jouez avec le gouvernement. Vous mettez la vie des gens en danger. C'est nous qui sommes le monde de demain. Cette génération que vous voyez, même vos enfants »*. C'est pour ça que nous, on n'aime pas dire : « *Je suis de telle nationalité, je suis ceci...* ». Mais peut-être on a mis ces choses dans la tête des gens : « *Non celui-là il est ceci, on peut pas vivre ensemble. Il est terroriste, il est ceci. Il est bandit...* »

Ils passent leur temps à dire certaines choses qui ne servent plus à rien, qui tuent seulement le monde. Ça nous fait mal quand on voit les vérités comme ça. On s'en bat les couilles de ceux qui votent peut-être Marine Le Pen. Si vous les français vous la voulez, vous la mettez au pouvoir ! C'est une politique.

Ça nous fait mal qu'on nous dise ça, parce que c'est une violence qui est à l'intérieur de nous. Il y a cette violence, mais c'est la douleur plutôt, de quelqu'un qui a compris la vie. Mais ce que dit Marine Le Pen, c'est la façon dont vous nous accueillez ici ! On nous trimballe, on nous ballonne, on nous

jette. Quelque chose qui ne devrait même pas exister. Normalement, tout le travail que nos parents ont fait ici, nous on ne méritait pas de passer par toutes ces histoires. On voulait qu'on vive ensemble, pour faire la solidarité, pour réunir. Pourquoi toujours vouloir faire des distinctions entre les êtres humains, pendant qu'on connaît la situation du problème ?

Là, on fait semblant de pas connaître. On fait semblant, on marche sur ça. Ils ont écrit : « on les dégage » et puis on continue à vivre parce que nous sommes les blancs. C'est pas bien du tout. C'est touchant. Moi, un être humain, on me voit peut-être comme un petit devant un maître, soit disant un blanc. « Blanc », c'est quoi ? « Blanc », c'est rien. Si tu acceptes de vivre avec moi, on vit ensemble. Si tu as des idées que peut-être tu vas me faire du mal, moi je ne suis pas là. Ou tu dégages. Moi j'ai pas fait le voyage pour mourir. Ce qu'on crie : « Les musulmans », « les ceci »... C'est des choses bizarres, bidons. On nous crie des choses qui mettent la vie les gens en danger.

Chacun raconte à sa manière. Nous on a raconté à la radio. Ce qu'on a dit, ils l'ont changé après. Moi j'ai rencontré la télé de Nantes. Ce qu'on dit, ils vont couper, ils vont faire de ça une interview.

Ils veulent pas dire la vraie version. Ils ne veulent pas dire la vraie vérité, ce que nous on a dit, pendant notre interview à la radio. Celui qui a fait l'interview à la radio, il ne veut pas dire ce que le jeune a dit, tu vois. Il y a certaines choses qu'ils vont toujours cacher un peu, dire ce que les français vont comprendre. Mais ce que les français doivent comprendre, ils le disent pas.



## Le collectif, c'est notre famille.

Malgré ça, il y a les mamans aussi qui ont compris. Les gens comme eux<sup>1</sup> ont compris qu'on ne méritait pas de souffrir ici. Il y a les mamans qui nous accueillent et après ceux qui ont compris que ces enfants méritaient de venir ici, vivre le paradis. Ils essaient de nous remonter le moral. Mais ça ne peut pas aller, parce que peut être c'est moi qui serai pris en charge, mais je vois toujours mon frère venir demain. On le trimballe comme le ballon. Moi je ne peux pas accepter ça ! Faut arrêter un peu de jouer à l'hypocrisie ! Nous sommes attachés au Collectif. Le collectif, c'est notre famille.

On fait avec ce qu'on a. On ne rêve pas grand. Et le collectif nous apprend encore cela. Quand ils peuvent, ils nous donnent. Quand ils ne peuvent pas, ils nous disent clairement : « On ne peut pas ». Et on vit avec.

Je ne crois pas qu'un homme doit passer devant un juge pour pouvoir exprimer sa vie. Je ne vais pas mentir pour dire que j'ai tel âge, pour faire plaisir à quelqu'un. Je ne crois pas. J'ai 16 ans.

Moi, quand je suis arrivé ici, je ne savais même pas comment la lettre C s'écrivait. À Aemina<sup>2</sup> j'ai mis un K, mais quand on m'a envoyé la photocopie de mon âge, j'ai vu que c'était un C. Ce que j'ai appris, je l'ai pas appris à l'école. Je l'ai appris dans la vie, dans la vie active. Je vais continuer à l'apprendre et je vais donner ce que je connais à ceux qui vont me côtoyer. J'ai traversé une étape difficile, tout récemment. J'ai beaucoup titubé. Mais je compte bien m'en sortir. Si j'ai titubé, c'est à cause de la France, parce que la situation

que l'État français nous fait vivre, ça rend beaucoup de personnes fous. Aujourd'hui, il y a beaucoup qui n'ont plus la tête très très bien, au clair. J'ai failli me trouver dans ça. Mais dieu merci, j'avais des amis qui sont là, qui m'appelaient et qui disaient : « Non, écoute, ça va aller ! ». J'avais le soutien du collectif. Ils ont déployé tout ce qu'ils pouvaient pour me sortir de ça. Un fou ne peut pas dire : « Je ne suis pas fou ». C'est la population qui le constate. Donc je ne peux pas dire que je suis guéri.



Aujourd'hui, on ne peut pas changer ce qui est. Il y en a beaucoup qui rêvent encore de Aemina, être pris en charge, avoir des papiers et tout et tout. Moi, ça ne fait plus partie de mon rêve. J'ai laissé tomber. J'ai vu le jour le jour, très simplement, avec ceux qui m'aiment et qui m'entourent. Et j'avance.

Je ne veux pas aller à l'école. Moi, je ne veux pas, parce que le dégoût est arrivé. La France m'a donné ce dégoût. La France m'a donné le dégoût de rêver. Aujourd'hui, beaucoup sont là, désespérés. Mais avec l'aide de certaines personnes qui ont voulu se déclarer, on a pu écrire le manifeste, on a pu manifester. C'était pas juste des jeunes mineurs isolés qui étaient dans la rue. C'était avec des collectifs, des gens qui nous soutiennent, des lycéens qui croient en nous et qui veulent vivre avec nous. Mais on ne peut pas faire autrement si la grande partie de la France ne veut pas de nous. On vit comme ça, on n'a plus de grands rêves, on vit avec le peu qu'on a. Comme le médecin m'a

dit : « Faut pas faire de grands rêves. Fais des petits rêves que tu sais que peux réaliser ». C'est ce qu'on a actuellement.

Moi je suis scolarisé, c'est grâce au collectif. Je suis arrivé ici, ils m'ont demandé mon niveau d'étude. Moi, j'avais fait la quatrième au Cameroun. Là, ils m'ont inscrit en troisième année. Les cours ça se passe très bien, mais c'est pour étudier que c'est un peu difficile. Parfois, tu peux avoir la chance qu'on t'inscrive dans un établissement tout près de chez toi. Tu peux avoir la malchance qu'on t'inscrive dans un établissement très loin de chez toi. Je suis scolarisé très loin de Nantes. Il faut que je me réveille le matin à cinq heures pour aller à l'école. Avec ça tu rentres, il n'y a pas la possibilité pour apprendre. Il y a la possibilité, mais où on habitait

avant, c'était un squat. Il y avait beaucoup de gens à l'intérieur. Si déjà tu prends ton cahier pour apprendre, il y a trop de bruit. Et pour dormir, c'est un peu difficile. Lorsque tu vas te coucher, il y a toujours des gens pour bavarder, bavarder, bavarder...

Lorsque tu n'es pas scolarisé, ça te pousse beaucoup à réfléchir, parce que rester à la maison, c'est difficile. Moi j'ai été scolarisé en octobre. En septembre, rester à la maison, ça me fracasse beaucoup. Ça te pousse beaucoup à réfléchir. Ça te pousse à faire beaucoup de choses que tu ne devrais pas faire. Tu fais ce que tu n'as pas envie, ce que tu ne voulais jamais faire. Mon ami, lui, n'était pas scolarisé. Tellement il réfléchissait, il a perdu un peu la raison. Il a perdu la tête. Les soucis ça te poussent beaucoup. Tu réfléchis trop, tu te sens mal à l'aise. Au moins l'école, ça te permet de ne pas trop réfléchir, de baisser un peu ta colère et aussi de t'intégrer un peu dans la volontaire société.<sup>3</sup>

## **Que la France arrête de se focaliser sur les papiers.**

La question que j'ai posé à la dame qui est censée diriger Aemina : « Si vous portez plainte à quelqu'un, sans preuve, parce que vous avez le pouvoir. Vous le mettez en prison. Et après les preuves, la personne s'avère innocente et ressort. Et vous acceptez qu'il était innocent. Qu'est ce qu'il va vous faire ? »

Imaginez que c'est vous. Qu'est ce que vous allez faire ?

Imaginez ! Ils nous jugent. Ils nous mettent à la rue pendant beaucoup de temps. Et du jour au lendemain, il s'avère que ce que vous avez dit, c'est vraiment ce que vous êtes. Et ils décident de vous reprendre. Qu'est-ce que ça donne ? Moi, j'ai demandé à Madame Padovani : « Est qu'il est possible de porter plainte ? ». Elle m'a dit : « Porter plainte, c'est un peu trop dur ». Elle m'a sorti le Français de Molière, les grandes phrases ! Alors moi je dis : « Si je suis pris en charge, je vais porter plainte. C'est dans mon droit. Il ne faut pas condamner quelqu'un, tant que tu n'as pas de preuves ».

Ils nous ont condamnés ! Parce qu'aujourd'hui, si il y a cent personnes qui passent à Aemina, 90 sont rejetés et au bout de trois mois, ou bien au bout d'un an, ils sont repris en charge. Pourquoi est-ce que tu dois faire un recours ? Si tu dis non, c'est non. Ton non, doit être non. Ton oui, doit être oui. Ça veut dire qu'ils disent que tu n'es pas mineur. C'est non. Tu n'as pas droit à un recours. Mais s'ils te donnent la possibilité de faire un recours, ça veut dire qu'ils te donnent la possibilité de prouver que tu es mineur. Ça veut dire qu'ils en doutaient. Et dans ce doute, ils t'ont condamné. Ça, c'est la prison que nous vivons.

Dieu merci, nous avons des personnes autour de nous. Mais c'est une prison. Beaucoup ne vivent pas le plaisir que nous nous avons. Aujourd'hui, nous on dort sous un bout de toit. On a un beau petit jardin. On fait la bouffe quand on veut. Mais il y en a d'autres qui n'ont pas ça et qui sont condamnés, qui vont péter les plombs. Ils ont déjà traversé l'enfer,

que ce soit en forêt, au Maroc ou en Lybie. Il n'y a personne, il n'y a aucun blanc qui pourra entrer en Lybie, sortir et arriver ici, sans passer chez un médecin, histoire de rembobiner son cerveau. Mais les gars sont là. Ils sont devant vous. Ils vous accueillent. Ils vous parlent. Ils sourient quand il faut. Mais ça ne veut dire qu'ils sont fiers à l'intérieur. Mais ils acceptent. Le sourire, c'est pas un sourire hypocrite. Ils font un sourire généreux et ils acceptent la vie qu'on a imposée. Et au bout de deux ans, on vient vous dire : « Vous êtes pris en charge ». On nous dit : « Vous allez avoir une éducatrice, ou un éducateur ». Pour t'apprendre quoi ? Pour t'enseigner quoi ?

Demain on va venir me voir, on va me dire je vais faire un recours, une histoire de papiers. D'accord je n'ai pas de papiers. Mais est-ce que je ne vis pas ? Est-ce que je ne mange pas ? Est-ce que je ne dors pas ? Il faudrait un peu que les gens arrêtent de se focaliser sur ce fait. Je ne peux pas mentir. Quand tu dis que tu as 16 ans et qu'on te dit tu as 25 ans, c'est comme si tu mentais. C'est comme si tu avais peur de vieillir. Et moi je vois pas le problème de vieillesse, ou de quoi que ce soit. Tu vieillis, tu vieillis. C'est normal. Tu ne peux pas juger quelqu'un sur sa morphologie. Moi je fais 300 abdos chaque matin. Je fais au moins 400 flexions. Je peux courir au minimum de 7 heure à 14 heure. Donc ma morphologie physique, c'est par rapport à mon rêve.

Il faudrait que la France arrête un peu de se focaliser sur les papiers. Je crois que le majeur a plus de facilités de gagner les papiers que quelqu'un qui va dire qu'il a seize ans et qui n'a pas seize ans. Si tu dis que tu as 16 ans et que tu n'as pas 16 ans, c'est comme si tu faisais un pas en arrière et que tu as peur d'affronter la vie. Et bon, je crois que nous on a beaucoup vu, on a beaucoup affronté pour ne pas avoir peur d'affronter son âge. L'âge c'est un truc qui s'assume. Tu peux avoir un corps de petit, mais tu es âgé et tu reconnais que tu es âgé. Tu peux avoir un franc parler, t'exprimer comme c'est dans le fond, c'est pas parce que tu es âgé. C'est parce que tu as vécu. Moi, j'ai eu la chance de vivre mon enfance, avec des personnes adultes qui m'ont appris certains trucs.

Tu veux être intègre, tu veux faire ce que les autres font. Aller au travail, revenir le soir, avoir un enfant et tu vas enseigner quelque chose. Aujourd'hui, si j'ai un enfant, je vais lui apprendre quoi ? C'est pas l'amour, parce que je n'en n'ai pas reçu. Moi, j'ai été habitué dans la violence. C'est pour cela que l'on veut aller à l'école. On veut suivre des formations. On veut côtoyer des personnes intègres. On veut vivre en famille. Mais si on ne nous permet pas de faire cela ? Et bien moi, je fais comme j'ai décidé de faire, je reviens dans mon monde. Parce que les policiers que vous mettez sur mon chemin, hormis la tenue, moi je suis sûr que je peux en aligner cinq ! Mais c'est un respect qu'on porte envers sa tenue. C'est un respect qu'on porte envers l'État. Et on va toujours le respecter. Moi, mes supérieurs m'ont toujours dit : « *Il faut respecter le supérieur. Calme toi d'abord. Ne réagit pas sur le chat* ». Tu es calme, tu le respectes d'abord. La raison, c'est pas un truc qui se prend pas en deux secondes. Avec le temps, il va comprendre qu'il avait tort, il va reprendre la raison.

## **Nous sommes chez nous !**

Aujourd'hui on nous a expulsé de notre petit appartement, où on vivait très bien. On se plaignait pas. On essayait d'avoir des programmes comme tous les jeunes. Sortir, aller voir ton médecin. Même si on n'avait pas, on essayait de forcer un programme : « *Marie, fixe moi un programme s'il te plaît* ». Elle dit « ok, viens au parc ». C'est un programme. Ça nous déstresse un petit peu.

Je ne sais pas ce que les autres vivent dans d'autres villes. Je ne sais pas comment ils supportent dans leur peau. Mais notre manifestation, c'était justement pour ça. Qu'ils arrêtent ! Ici en France, nous sommes comme chez nous. Nous sommes chez nous ! Nos parents ont grandi ici avant d'aller construire la maison. Parce que ton parent il t'enseigne, il te laisse à un carrefour. Dans ce carrefour tu dois prendre un chemin pour laisser le tien, qui va créer son carrefour. Alors nos parents, ils sont venus ici. Ils ont forgé pour vous. Le tram que voilà, ce

sont eux qui l'ont fait, à mains nus. Aujourd'hui, ils sont partis ailleurs pour forger les familles. Ils n'ont peut-être pas eu l'amabilité de donner l'éducation qui fallait. Ils n'ont peut-être pas eu l'occasion de le faire. Alors qu'est ce que l'enfant doit faire ? C'est retourner voir où se trouvait sa grand-mère. La grand-mère se trouve où ? C'est en France. Tu ne peux pas me dire d'aller vivre en Italie. Si j'étais colonisé par l'Italie, j'allais rester en Italie. Si je quitte l'Italie, c'est parce que je ne m'exprime pas en Italien. C'est pas que je ne peux pas comprendre l'Italien, ou que je peux pas parler l'Italien. Moi je parle un peu l'italien. Mais c'est parce que je ne me sens pas chez moi. Je veux arriver où je me sens chez moi. J'ai pas besoin de faire trop d'efforts, mais que je me sente chez moi. Alors je viens en France. Et qu'est ce que la grand-mère fait ? La grand mère te fout à la porte, histoire d'étudier ton dossier. Normalement, elle doit d'abord te mettre à la maison, étudier ton dossier. Et si tu as tort, elle va te dire : « Tu as tort. Sors. Va retrouver tes parents et demande le pardon ».

Mais c'est pas le cas. Ils nous mettent dehors. On vit dehors, en plein hiver. Dans le soleil, dans le froid et tout ce qui va avec. Dans la famine. Au bout de deux ans, quand elle a fini d'étudier ton dossier, elle te parle. Pour t'enseigner encore quoi ? Dans la rue, tu as eu un apprentissage. Tu as appris à vivre seul. Tu as appris à te démerder. Tu as rencontré des gens, des bonnes et des mauvaises personnes, qui t'ont apporté le soutien et qui t'ont permis de grandir, mûrement. Chose que l'école pourra pas te faire. À l'école on t'apprend à écrire et à mieux causer français. Moi je cause déjà très bien français, donc j'ai plus besoin d'aller à l'école. J'écris. Si c'est pas le bon français mais que tu parviens à lire, ça va.

J'aimerais que les jeunes ailleurs essayent de se faire entendre. C'est difficile. C'est plus difficile de se faire entendre, parce que nous sommes dans un trou. Mais s'ils ont l'opportunité que quelqu'un leur tende la main pour pouvoir s'exprimer, qu'ils le fassent. S'ils ont l'opportunité de parler, qu'ils parlent. S'ils peuvent lutter, qu'ils luttent. S'ils ne peuvent pas, ok, on comprend. Mais s'ils ont

l'opportunité, qu'ils le fassent. Très clairement. Je ne sais pas comment dire ça, mais notre manifestation, c'est un peu ça : arrêter de se morfondre. Suivre quelque chose, essayer d'avancer. Tout le monde n'est pas tout le monde. Aujourd'hui vous êtes là. Ils sont là. Mais il y a d'autres qui ne nous aiment pas, mais il y a aussi d'autres qui nous aiment. On fait avec. Tu ne peux pas être aimé par tout le monde. Il faut accepter ceux qui t'aiment pas et apprendre de ceux qui t'aiment.

On va dire que moi je n'ai pas reçu d'amour. Aemina, ils me l'ont prouvé, ils me l'ont écrit. Ils ont dit que j'avais une belle paire de basket. C'est pour ça que je ne suis pas pris en charge. Moi je compte pas m'arrêter d'avoir des belles paires de basket. Non, je vais toujours avoir de belles paires de Basket. Je vais toujours m'habiller bien. L'habit ne fait pas le moine, c'est le corps qui fait l'habit. Aemina, ils ne me font plus rêver. Ils ne vont rien me donner, hormis des papiers. Donc, je vois pas ce que Aemina, ils vont me donner. La sécurité ? J'ai vécu dans l'insécurité toute ma vie. Aujourd'hui, je peux dire que j'ai un peu de sécurité, parce que quand je sors longtemps, à 23 heures on m'appelle : « Tu es où ? Tu vas rentrer ? ». Ça fait plaisir. Je crois pas qu'Aemina va le faire. Ils vont pas s'inquiéter.

Nous n'avons pas tous les mêmes rêves. Beaucoup aimeraient être pris en charge. Moi, ça ne fait plus partie de mes rêves. Je veux vivre tout simplement, en militant.

## Où va le monde ?

On nous dit pas dans la bouche : « Vous êtes chez vous ». On se retrouve dans la rue. Parce que quand on est arrivé, peut-être l'aide c'est pas pour nous. Ça veut dire : « Vos vies ne sont pas chez nous ».

Pour résoudre un problème, ou bien pour tuer un arbre, il faut commencer par les racines. Si tu coupes juste un peu, ça va toujours pousser. Si je comprends bien, ça veut dire que ce que nous parlons, c'est comme si c'est nous qui allons mener ce combat. On



© Vaik

est là. Mais nous sommes dans un trou. Les gros poissons nous envahissent. Les petits poissons ne peuvent plus bouger. Quand on bouge trop dans l'eau, les petits poissons ne peuvent pas se cacher quelque part. Mais il y a aussi parfois les petits poissons qui comprennent que le monde appartient à tout le monde. Il n'y pas la loi pour quelqu'un, pour les plus forts. Sinon on va tuer ceux qui n'ont pas quelqu'un pour les défendre. Mais la loi c'est pour les plus forts. C'est le monde que l'on voit, c'est là où ça va. Et si on ne stoppe pas ça, ça sera pire demain, ou après demain.

Si nous, on est peut être en train d'être conscient, de comprendre qu'il y a des choses qu'il faut arrêter, pourquoi pas le faire ? Au lieu d'entrer dans le bateau de ceux qui jettent les gens au milieu de l'eau et le bateau va peut-être couler. Il faut peut-être te sauver. Où on nous emmène ? C'est pas la logique. On peut tous vivre ensemble. On a compris ça. Et on se joint tous ensemble. On y va. On dit l'union fait la force et la solidarité. Dans l'honnêteté, pas dans le blabla qu'on nous fait aujourd'hui.

On nous dit les choses par derrière. On nous bloque. Nous, depuis petit on a connu la misère. On a connu les guerres. On a connu ceci dans l'auto-route de l'aventure. Ça veut dire que notre morphologie avec d'autres personnes, c'est pas la même chose. Normalement ça ne devrait exister : « De qu'elle race il est ? ». On devrait vivre tous ensemble. Nous tous, levons-nous ! Peut-être il y a quelque



© ValK

chose à Paris. On se lève tous, on dit non ! Parce que si ça lui arrive, demain ça peut m'arriver. Il faut que tous ensemble on mène ce combat.

Nous sommes déçus dans le cœur profond. On nous a posé la question, pourquoi on a toujours tendance à remercier le collectif, à la radio, à la manifestation : « Merci au collectif », « Merci aux associations », « Merci à ces dames ». Ces mères qui sont toujours près de nous, pour nous remonter. Et qui juste ont compris que c'est des enfants qui réfléchissent, c'est des êtres humains. Ce sont pas des bêtes. Ce ne sont pas des cons. On peut vivre avec eux, parce qu'ils nous côtoient. Ils voient que ces enfants ont des richesses. Ils sont bien. Nous ont vient pas ici avec l'intention de faire du mal, ou bien pour avoir des pensées négatives. On a des pensées positives, tu vois. C'est un bateau. Mais si les petits poissons ne commencent pas à faire entendre leur voix, rien ne va changer. C'est ce que moi je vis et ce que je vois en face. Et nous on aimerait pas que ça puisse continuer comme ça jusqu'à attaquer, parce que nous on aime le monde. On a l'amour de vivre, de vivre au monde. Avec les gens, se côtoyer, se partager des idées et tout. On fait tout ensemble. C'est un peu ça.

Si tu es pris en charge, tu es pris en charge. Si tu es pris en charge, demain on te mets dans la maison, demain on te fout dehors. Pourquoi ça ? Qu'on arête de nous trimbaler comme ça.

On ne sait plus quoi faire, même pour porter un tee-shirt, c'est pas facile. Pour voler un tee-shirt, pour

voler les chaussures, le téléphone. C'est pas la vie que nous sommes venus faire. Une vie normale, comme les autres enfants en France.

Ils font ça pour nous fatiguer. Ils veulent nous fatiguer, parce que quand on arrive, la première chose : « Tu causes bien le français ». Quand tu n'es pas pris en charge, ils te demandent : « Pourquoi, tu t'exprimes bien en français ». Mais vous ne voyez pas que c'est trop dur ça ? Tu arrives chez quelqu'un qui t'as colonisé. Il te dit que tu causes bien français, que tu as des bons amis.

Nous on arrive en Espagne. Quand on traverse notre parcours, on n'a rien. On n'a rien ! Et quand on arrive en Espagne, il nous donne un peu des habits. Est-ce que quand on est arrivé, on doit jeter ces habits ? On ne doit pas les jeter. On essaie de s'habiller comme ça. Mais nous on arrive, on nous pose des questions : « Qui t'a donné ça ? Tu as pris ça où ? ». Tout ce qu'ils nous demandent, malgré qu'on leur explique, ils ne veulent pas nous croire. Ils voient que ce que nous on dit, c'est vrai. Mais ils vont nous jeter. Mais qu'est ce qui ne va pas ? Vous voulez nous foutre la vie en l'air ou quoi ? Donnez-nous encore cette chance. Nous sommes des jeunes. Mais on voit qu'ils ne veulent pas nous la donner.

Qu'est ce qu'on fait, quand on voit les choses en face ? On fait quoi ? C'est ça aussi qui nous énerve ! On ne doit

pas simplifier l'homme. Sur la tête tu simplifies l'homme ? Ou alors tu préfères quelque chose de plus connu que l'homme ? Ça nous énerve, la façon qu'on nous traite ici. L'humanité ! On ne voit même pas les droits dont ils parlent. C'est pour eux, ou c'est pour qui ? On ne voit pas. Le bon exemple commence par soi-même. Souvent on nous dit : « Les droits ». On explose un pays quelque part, parce que c'est les droits de l'homme. Et pourtant chez eux-mêmes, ils n'appliquent pas ces règles là. Quel exemple ils vont montrer ? C'est très touchant. Mais où va le monde ? ■

#### NOTES :

1 - Les « gens comme eux » désignent ici les militants et soutiens du collectif présents au côté des Mineurs Isolés.

2 - *Aemina* : Service d'évaluation de la minorité et de l'isolement des jeunes étrangers nouveaux arrivants financé par le Conseil Départemental de Loire Atlantique.

3 - Le rectorat de Nantes suit la décision du Conseil Départemental et estime donc que les jeunes sont majeurs (comme à Paris). Par conséquent, les jeunes dont la minorité est contestée ne sont pas scolarisés dans des établissements publics. Tous les jeunes du collectif actuellement scolarisés, sont dans des établissements privés, grâce aux démarches du collectif. Celui-ci propose en effet de prendre en charge les frais de scolarité, mais de régler les frais de scolarité à la fin de l'année scolaire. Si le jeune est ultérieurement reconnu mineur aux recours engagés et donc pris en charge au cours d'année par le département, le conseil départemental règlera alors les frais de scolarité. Dans le cas contraire, le collectif pourvoie à cette dépense. Le collectif indique c'est la seule solution que le collectif a trouvé pour le moment, hormis mais plus rarement des inscriptions dans quelques établissements publics. Il s'agit d'établissements éloignés qui bénéficient de places disponibles.

# Les luttes des mineur-e-s en exil à Nantes

par le Collectif de Soutien aux Mineur-e-s Isolé-e-s Etranger-e-s

C'est au cœur de l'été 2015, alors que le Conseil Départemental de Loire-Atlantique suspend la mise à l'abri des MIE arrivants sur Nantes, que le **Collectif de Soutien aux Mineur-e-s Isolé-e-s Etranger-e-s** se crée. Après de multiples condamnations par le tribunal administratif de Nantes, le président du département accepte d'accorder la protection à une dizaine de jeunes exilé-e-s arrivé.e.s depuis peu à Nantes. Face à cette situation qui durcit la vulnérabilité de ces adolescent.e.s, des associations et des collectifs militants décident de se mobiliser avec ces vies nues, laissées sur les bords de notre monde. Constituant une véritable force collective contre des politiques publiques cyniques, le collectif MIE entreprend une lutte avec ces jeunes. Une lutte contre l'impérialisme des frontières qui broient les espoirs naissants d'une jeunesse en errance, une lutte pour la solidarité envers celles et ceux que les lois sécuritaires maltraitent, une lutte pour assurer l'hospitalité et répondre aux besoins élémentaires de ces Mineur.e.s à Nantes. Depuis la situation à Nantes s'est aggravée. En 2016, le Conseil Départementale de la Loire-Atlantique a accueilli 500 jeunes (dont 100 envoyé.e.s dans d'autres villes) et débouté 300 jeunes. Le collectif MIE a rencontré 230 de ces jeunes débouté.e.s, alors qu'une partie d'entre se sont volatilisés, pour disparaître dans les villes inhospitalières de l'Europe. Les frontières ne sont pas simplement des lignes de barbelés, elles sont multi-formes. Elles collent à la peau de celles et ceux qui la traversent, comme un naufrage sans fin.

Depuis près de deux ans, le collectif MIE mobilise un nombre toujours croissant de personnes, de groupes, d'associations ou encore de syndicats, que la situation révolue. Servant de plateforme de mobilisation, il permet de conjuguer les forces plurielles de Nantes et d'ailleurs. Le combat de cette

jeunesse migrante est titanique face à cette violence institutionnelle. Bien qu'appelé.e.s migrant.e.s celles et ceux qui ont pris les chemins de l'exil se retrouvent enfermé.e.s dans l'attente, l'ennui et l'exclusion. Le collectif ouvre des lieux de vie. Il subtilise à la métropole aseptisée des espaces sociaux d'entraide, de solidarités, recréant un soupçon de vie dans des quotidiens mornes. Il assure également une permanence juridique inter-asso (Cimade/Gasprom) qui se tient tous les mercredi après-midi au Gasprom afin de proposer un suivi juridique, en lien



avec des avocats, et permettre ainsi aux jeunes d'être repris en charge par l'ASE. Longue et fastidieuse, cette bataille juridique met en évidence une logique d'exclusion des populations migrantes. Quand bien même les papiers sont authentifiés par la Police Aux Frontières, la légitimité du détenteur de l'acte est mise en cause. Les taux de reprise en charge, (25 sur 30 pour une même avocate) indiquent que les évaluations sont tronquées et basées sur une suspicion systématisée qui s'abat sur les populations catégorisées comme indésirables.

À Nantes, en Octobre 2015, ce dispositif d'évaluation et d'accueil des mineur.e.s étranger.e.s sort du circuit classique de l'aide sociale publique. Le

traitement des demandes d'Aide Social à l'Enfance sont déléguées à un opérateur associatif, Saint Benoit Labre. Guichet associatif externalisé, il trahit la mise en place d'un système discriminant particulièrement les populations extra-européennes. Un système dérogatoire du droit commun qui peine à dissimuler les vieux relents coloniaux. Les mêmes qui font s'échouer aux frontières des hommes, des femmes et des enfants, les mêmes qui impriment sur les corps les violences de la forteresse Europe. Rejeté.e.s sur les bords de notre monde, ces mineur.e.s se retrouvent dans la précarité d'une attente qui s'éternise. Alors cette précarité devient la norme. Elle est également appliquée aux jeunes pris.e.s en charge. Placé.e.s systématiquement à l'hôtel les jeunes sont en « stand-by », sans accueil de jour, ni de suivi pendant la période d'évaluation Ils vivent isolés à l'hôtel dans la peur d'être déboutés.

Le collectif MIE répond par la lutte et la solidarité à ce vide dans la chaîne d'intervention sociale de l'Etat. Il organise des espaces de vie et favorise les rencontres permettant de créer du réseau et d'enraciner une dynamique de solidarité avec les nantais.e.s. Ces liens sont essentiels pour que ces jeunes s'extirpent de l'invisibilité souhaitée par les pouvoirs publics. Ils encouragent de nombreuses mobilisations protéiformes pour décrier une politique de l'abandon d'une jeunesse pleine d'espoir. Des manifestations à l'organisation de soirée de soutien, le collectif combat pour le droit à l'exil pour tout-e-s. Hors des dérives reproduisant une forme de domination structurelle et assurant un gouvernement humanitaire sans humanité, le collectif est le ressort des luttes des jeunes exilé-e-s eux-mêmes. Au printemps 2017, le mouvement des Mineur.e.s Rejeté.e.s Solidaires naît dans la volonté des jeunes de pouvoir porter une lutte qui leur était que trop souvent accaparée.

Cette bataille compte depuis ces deux années quelques améliorations arrachées par les multiples mobilisations. Au niveau de l'hébergement, le 115 accepte depuis quelques mois de prendre les jeunes mineur.e.s débouté.e.s et un collectif d'hébergeurs solidaires s'est constitué et se mobilise pour accueillir des jeunes quelques jours ou sur une durée plus longue. Médecins du monde Nantes a réussi à faire en sorte que le Centre Communal d'Action Sociale domicilie les jeunes mineurs et qui accèdent ainsi à une couverture maladie et à un suivi par un médecin traitant. Les associations du collectif (RESF, AJS, Gasprom) agissant pour la scolarisation des jeunes arrivent quelques rares fois à scolariser des jeunes dans des lycées et collèges, privés notamment, et dans des centres de formation professionnelle. Ces jeunes souhaitent plus que tout aller à l'école, apprendre, partager. Malheureusement l'éducation nationale fait barrage et l'enseignement privé reste onéreux. Face à cette situation des espaces d'éducation alternatifs se constituent. Récemment, s'ajoutant à deux écoles populaire déjà existante (alphabétisation et accueil quotidien), un troisième projet d'école voit le jour. Regroupant lycéen.ne.s étudiant.e.s ou des salarié.e.s, **l'École Hors Les Murs** assure des cours de Français, de mathématiques, d'histoire et de culture générale à 36 jeunes. Basée sur l'éducation populaire, cette école propose de revenir sur un ensemble de savoir exigé dans les écoles en France, dans l'optique d'une scolarisation à venir. Elle demeure un espace d'apprentissage qui permette de rompre la monotonie de l'attente et de cultiver du savoir.

Les nombreuses manifestations, courriers, rencontres avec les élus locaux et les multitudes interventions auprès du grand public n'ont pas abouti à de grands résultats. Le CD ne comptant pas améliorer ses pratiques, apeuré par leur propre fantasme, comme le fameux « appel d'air », argue qu'aucun mineur.e.s n'est à la rue. Les politiques migratoires s'immiscent dans la protection de l'enfance et laisse à la rue, sans solution, sans avenir, quelques deux cents jeunes. Depuis quelques mois la situation pour les MIE à Nantes devient de plus en plus alarmante. De plus en

plus d'ados arrivent en Loire Atlantique augmentant de fait le nombre de jeunes déboutés. Les jeunes sont entassés.e.s dans des squats. La promiscuité, la peur de l'expulsion, provoque un climat parfois tendu et propice à la violence et la dépression. Quelques chanceu.ses.x trouvent parfois une place pour quelques jours au 115 ou sont hébergé.e.s dans des familles d'accueil sensibles à leur détresse. Ces conditions de vie et leur situation d'errance les exposent à l'exploitation, les trafics et la prostitution. De son côté la justice se durcit et donne l'impression de faire prévaloir les intérêts du CD sur celui des jeunes. Ils doivent maintenant produire de plus en plus de pièces administratives pour prouver leur minorité (passeport, copie des papiers des parents...). Il leur est même demandé parfois jusqu'aux papiers originaux de leurs parents ! Ce temps de recours devient long et coûteux, et si le jeune n'a aucun contact au pays, ses chances de réintégrer le dispositif s'amincissent. Dans cette entreprise infernale lorsqu'un jeune est enfin repris en charge, le CD fait appel quasi-systématiquement. Ce dernier aggravant drastiquement leur sort.

Depuis quelques mois l'association Saint Benoît Labre n'applique plus l'hébergement de cinq jours prévu par la loi et tout récemment, une nouvelle fois, elle ne met plus les primo-arrivant.e.s à l'abri pendant la phase d'évaluation laissant des dizaines de jeunes à la rue. Cette politique du rejet et de la suspicion, qui laisse mourir aux frontières ou maintient dans une attente perpétuelle, s'applique aujourd'hui à des populations qui fuient les guerres et les crises qu'initie l'Europe. Aujourd'hui face à ces politiques xénophobes, face au racisme ordinaires qui se décomplexent, les mobilisations portées par les Mineur.e.s en exil et les militant.e.s solidaires grossissent dans de nombreuses villes. Elles permettent de construire des contre-espaces de solidarité s'élevant contre ces politiques sécuritaires. Cette lutte permet de laisser échapper les cris de colère qu'étouffent les pouvoirs publics pour affirmer que ces jeunes existent, ici, et qu'ils et elles veulent vivre libre. ■

## ASSOCIATIONS & COLLECTIFS MEMBRES DU COLLECTIF MIE

■ **Gasprom** # association membre du réseau de la FASTI (Fédération de Solidarité avec Tous/Toutes les Immigrées) solidaire des personnes migrantes. Elle défend et s'engage pour l'égalité des droits entre personnes françaises et personnes étrangères, la libre circulation et la libre installation, pour une société interculturelle. Permanence juridique, avec la Cimade, pour accompagner les jeunes pendant leur recours juridique auprès de la juge des enfants les mercredis de 14h à 18h. **Contact** : gasprom.asti@gmail.com

■ **SJMMIE** [Solidarité Jeunes Majeurs et Mineurs Isolé-e-s Étrangers] # association de collecte des denrées alimentaires et produit de la vie quotidienne via la Banque Alimentaire pour une redistribution dans les lieux de vie.

■ **Action Jeunesse Scolarisation** # association créée après l'observation du nombre croissant de mineur-e-s isolé-e-s à la rue à Nantes, puisqu'ils se retrouvent en dehors des circuits de protection de l'Aide Sociale à l'Enfance. L'association a pour vocation d'assurer un accueil décent et répondre aux besoins vitaux des mineur-e-s et jeunes adultes isolé-e-s. Elle s'occupe également de les accompagner à l'accès à la scolarité et à la formation professionnelle. Elle a créé l'école **Hors les Murs** qui propose à une trentaine de jeunes des cours de Français, de Maths et de Culture général de niveau collège/seconde.

■ **DAL 44** [Droit au Logement] # droit à un logement décent et choisi pour tous-te-s, à travers l'information, la défense, le soutien. Pour le logement des personnes sans domicile, mal logées ou expulsées. Défense de l'application de la loi de réquisition des immeubles et logements vacants, et l'arrêt des expulsions sans relogement. **Contact** : nantes.dal44@aposte.net

■ **Cimade** [Groupe local Nantes] # association de solidarité active avec les migrants, les réfugiés et les demandeurs d'asile. Elle défend la dignité et les droits des personnes migrantes, quelles que soient leurs origines, leurs opinions politiques ou leurs convictions. Elle propose des permanences hebdomadaires d'information juridique, un suivi et accompagnement des personnes dans l'accès à leurs droits, des actions de sensibilisation pour lutter contre les préjugés, des intervention en centre de rétention, un accompagnement des personnes étrangères détenues... **Contact** : nantes@acimade.org

■ **LDH** [Ligue des Droits de l'Homme] # association généraliste qui lutte contre les atteintes aux droits des individus, dans tous les domaines de la vie civique, politique et sociale. Dénonce les injustices, et promoteur la citoyenneté de toutes et tous et l'exercice entier de la démocratie, à travers la défense des libertés politiques et des droits économiques et sociaux. Lutte contre le racisme, le sexisme, l'antisémitisme et les discriminations de tous ordres. **Contact** : ldh.nantes@orange.fr

■ **Nantes en Résistances** # Collectif libertaire de luttes contre la société capitaliste, coloniale et policière. Mobilisation à Nantes contre la police coloniale et ses armes, le fascisme et l'impérialisme des frontières. **Contact** : nantesenresistances@riseup.net

■ **Collectif des hébergeurs solidaires** # s'organise pour héberger les jeunes débouté-e-s de façon temporaire ou sur du long terme. **Contact** : hebergement-solidaire-mie-nantes@googlegroups.com

### SOLIDARITÉ COLLECTIF MIE

■ **Médecins du Monde** # association de solidarité internationale qui a pour vocation, à partir de sa pratique médicale et en toute indépendance, de soigner les populations les plus vulnérables, en France et dans le monde. À Nantes, accompagne les jeunes dans l'accès aux soins tous les lundis et jeudi de 14h à 17h. **Contact** : mds.nantes@medecinsdumonde.net

■ **L'école d'Éducation Populaire pour MIE** # alphabétise une quinzaine de jeunes non pris en charge par l'ASE, en vue de passer le DELF (Diplôme d'Études en Langue Française). Toutes les matinées du lundi au vendredi.

■ **L'école Pop à B17** # propose des cours de Français, Maths, ou selon les demandes. Tous les après-midis de 14h à 18h. **Contact** : Passez directement sur place (17 rue Paul Bellamy, au fond de la cour, au-dessus du garage L'Atelier)

■ **L'école Hors Les Murs** # basée sur les principes d'éducation populaire et alternative. Réunit plus d'une trentaine de jeunes francophones ayant été scolarisé.e.s auparavant et dans l'attente d'intégrer une formation. Propose des cours de Mathématiques, de Français et de culture générale à raison de deux heures par semaine pour chaque matière. Sept séances par semaine. **Contact** : horslesmurs@riseup.net

■ **RESF** [Réseau éducation sans frontières] # réseau de collectifs & mouvements associatifs militant contre l'éloignement d'enfants étrangers scolarisés en France. RESF44 soutient les demandes de régularisation des familles d'origine étrangère dont les enfants (mineurs et jeunes majeurs), sont scolarisés depuis plusieurs années dans des écoles, collèges, lycées de Nantes et alentours. **Contact** : ceecs44@gmail.com